Zeitschrift: Revue suisse d'apiculture
Herausgeber: Société romande d'apiculture
Band: 99 (2002)
Heft: 10

Buchbesprechung: Lu pour vous

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

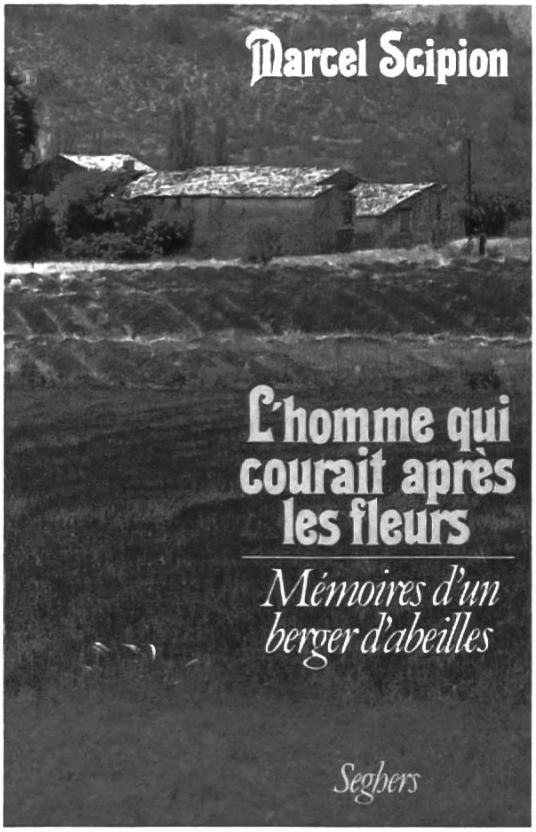
Download PDF: 24.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Lu pour vous

L'homme qui courait après les fleurs (Marcel Scipion)

L'histoire se passe dans les années trente, en Provence, à l'arrivée des ruches à cadres mobiles.



Extrait du Chapitre « Les putes à miel »

Après la floraison des lavandes, mon père avait dit :

– Les deux premières ruches pèsent comme du plomb mais la troisième est légère, elle est pleine de vers.

Il ne savait pas alors que c'était la fausse teigne. L'oncle François, cet homme qui prétendait tout savoir, avait décrété que ces vers étaient des vers de loque, la terrible maladie qui décimait alors tous les ruchers, et dans son vigoureux langage, il avait dit à mon père :

– Si cette merde-là t'attrape déjà, tu ne feras pas long feu avec tes ruches à tiroirs. Tu aurais mieux fait de garder les ruches à tronc d'arbre du père ; quant à tes deux premières, puisqu'elles sont si pleines de miel, comme toi pas plus que moi n'y comprenons rien, le mieux pour l'extraire est de faire appel au Tave de Naverre et à la Lisa.

Tave et Lisa étaient les fermiers de la troisième ferme, au bout du plateau. Depuis cinq ans déjà, ils possédaient des ruches à cadres mobiles et tout le matériel moderne pour faire ce travail.

Ils se pointèrent un jour vers les dix heures, avec leur carriole que tirait gaillardement la Nine, leur vieille jument. Entre les ridelles, ils avaient amarré un petit appareil en fer-blanc pourvu d'une manivelle que Lisa appelait le « vire-vire » et qui était un modeste extracteur ; il pouvait tout au plus contenir deux cadres. Ils amenaient aussi un chevalet à désoperculer, un couteau à lame courbe et un appareil bizarre, à bec recourbé lui aussi, que Lisa appelait « le bouffet ».

– Avec ça, disait-elle en le montrant, on mate les abeilles les plus terribles et on ne risque rien.
– Ça les étouffe pas ? avait demandé mon père.
– Bé que non ! Mais ça les estourbit.

L'oncle François, il fallait s'y attendre, ajouta la sienne :

– Ça pourrait pas servir pour les bonnes femmes quand elles nous ronflent autour ?

Lisa, qui aimait la plaisanterie, lui renvoya aussi sec :
– Noun, es pas quò nous fou (Non, ce n'est pas ça qu'il nous faut).
L'oncle François gloussa.

Tout en parlant, Lisa avait bourré l'engin d'un grand mouchoir usé et d'un tronçon de sa plus vieille culotte sur lesquels elle déposa trois charbons incandescents retirés du poêle avec la mouchette (pince à feu). Puis elle se mit à actionner le soufflet qui rejeta par le bec une abondante fumée. Bientôt, la maison en fut remplie ; les mouches se collèrent au plafond, des éternuements éclatèrent en rafale. Mais Lisa, n'en ayant cure, soufflait toujours.
– Surtout faut pas qu'il s'émousse (s'éteigne), car alors sian perdus !

Tous ces préparatifs, nouveaux et mystérieux, nous impressionnaient. Le brouillard âcre qui nous environnait nous empêchait de parler et nous faisait regretter la mèche soufrée que nous employions d'habitude et qui avait fait ses preuves. Pourtant, entre deux accès de toux, l'oncle François parvint à dire :
– Ah ! moi, je comprends maintenant pourquoi les abeilles vous laissent tranquilles : derrière tant de fumée elles ne risquent pas de voir que vous leur prenez leur miel. Au fond, c'est simple et pas bête ! Dans l'industrie ils ne sont pas couillons !

Maintenant Lisa enfournait ses robes (elle en avait toujours deux l'une sur l'autre, la neuve pour masquer les trous de la vieille), dans un ample pantalon du Tave. Dans cet accoutrement dont elle semblait fière comme d'une toilette de bal, cette grande femme maigre, sèche, jaune, était devenue méconnaissable. A nous, les enfants, elle faisait un peu peur et je comprenais fort bien que les abeilles reculent devant un tel adversaire.

Le Tave, lui, avait serré les manches de sa veste et le bas au bas de son pantalon avec des ficelles, noué autour de son cou un mouchoir, et emprisonné sa tête dans une voilette.

Nous qui jusque-là étouffions carrément nos abeilles dans les troncs d'arbre à la nuit tombée, n'avions pas besoin d'un tel attirail.

Enfin, les deux spécialistes partirent vers les trois ruches, Lisa devant, Tave derrière. Mon père les suivait visage nu, poussant sa brouette. Nous les enfants, nous fermions le cortège. Quant à l'oncle François, il avait dit :
– Ieû, li vâ pas (Moi je n'y vais pas) ça c'est des putes qui m'aiment pas. Je vous attends ici.

Quand Lisa fut à trois mètres des ruches, elle s'arrêta et se retourna pour voir si tous ses assistants avaient suivi ; puis, tel un lion fonçant sur sa proie, elle bondit sur la première ruche, plaqua dans le trou de vol le bec courbe de son enfumoir et souffla longtemps, peut-être même un peu trop longtemps. Puis elle cria au Tave :
– Maintenant tu peux avancer, je les ai matées.
– Et toi aussi Marius, tu peux venir, je les tiens.

Bravement, le Tave et mon père s'avancèrent. Le premier sortit de sa poche un outil qu'il appelait « lève-cadres », ôta le toit de la ruche et décolla avec l'engin trois planchettes couvre-cadres.

Un énorme paquet d'abeilles, chassées du bas de la ruche par la fumée, était là, grappé. L'enlèvement des planchettes leur donna la bouffée d'air pur qui leur manquait. Elles s'élevèrent en tourbillons furieux puis fondirent en masse sur la Lisa qui, prise de panique malgré son rempart grillagé, lâcha son enfumoir, se précipita vers un buis touffu où elle plongea tête première au milieu des feuilles protectrices. Seul émergeait son postérieur empantalonné, dans

lequel les abeilles en furie, par dizaines, venaient planter leur dard. Du buis noir sortaient des cris stridents :

– Tave ! Tave ! Au secours ! enfume-moi-les, elles me bouffent le taffanari !

Le brave Tave, les bras tout aussi couverts d'abeilles, ramassa l'enfumoir et se porta au secours de son épouse. Bientôt tous deux et le buis même disparurent dans une épaisse fumée.

Quant à l'homme au visage nu, mon père, il s'était plaqué au sol, roulant sur lui-même tel un cerceau ; il avait fait un rapide cent mètres. Maintenant, là-bas à l'abri de deux mottes, le nez planté en terre, il ne bougeait ni poil ni patte.

Etait-il mort sous les dards ? Nous, les enfants, nous le crûmes un moment. Alors, à la grand-course, nous partîmes vers la ferme pour annoncer que ça se passait mal.

– Ah ! ça, je le savais d'avance, triompha l'oncle François. C'est pas un travail de femme, même masquée.

Lyrisme indien ?

La pointe de ma langue est couverte de doux miel et de miel plus doux encore à sa racine.
Te cèdes à mon souhait et à ma volonté
Et tu seras à moi, tout à moi.
Ma venue a la douceur du miel et doux comme le miel est mon départ.
Ma voix et mes mots sont doux
Et je voudrais être miel dans mon regard.
Autour de toi j'ai tissé un voile sucré
Pour bannir la haine.
Afin d'être aimé de toi,
Mon amour, pour l'éternité.

Rigveda, vers 1000 av. J.-C.

Ou le philtre d'amour marocain ?
Recueillir une goutte de sang de l'époux en divers endroits de son corps : à la joue, derrière l'oreille, au bras, au sein droit, à la cuisse, au pied. Y ajouter une bonne cuillerée à soupe de miel. Mélanger amoureusement le tout. Frire la pâte de façon à obtenir un gâteau bien doré. Offrir ledit gâteau à l'époux.

A moins... que vous ne préfériez le lyrisme occidental :
Tes lèvres, ma fiancée, distillent le miel vierge.
Le miel et le lait sont sous ta langue...
J'entre dans mon jardin, ma sœur, ma fiancée.
Je récolte la myrrhe et mon baume.
Je mange mon miel et mon rayon,
Je bois mon vin et mon lait.

Cantique des cantiques, vers 400 av. J.-C.